

LEBOEU Marie Benjamin HENRI Fernand
ingénieur à Nantes + octobre 1844

frère de Marie Stanislas Xerri

études à Rennes -

Tonnelier à Nantes 21. XII. 1861

Murine " 14. 5. 1862

spécialiste Le Mans (dos) 6. 1865

diacre Le Mans XII 1865

prêtre au Mans 25 mai 1866

Vic. à ~~St-Joseph~~ Nantilly Refusa

Vic. à Toulonduy 1^{er} juin 1866. ~~1868~~

Vic. St Joseph 1^{er} octobre 1868. ~~1872~~

Ann. Hôpital Candé 1825. 2. 1872

Ann. Ste Marie Foret 1. 4. 1875

~~Ann. Ste Marie Foret~~

~~1875~~

Démission le 14. XI. 1897

Décédé 13 mars 1898

SR 1898 n. 285 et 346

LEQUEU

Mans

Lequen

Le 7.6.1865 dimms. fan 1/ diaconat
au Mans.

Le 15.XII.1865 dimms. fan diaconat au Mans

Le 22.5.1866 " " pretre au Mans.

~~Aumener Hospital Candé~~
~~Aumener Ste Marie. Part 11 avril 1875~~

* au repos dans sa famille, depuis
juin 1877 probablement, jusqu'à sa
nomination à Candé.

père négociant, directeur des
moulins des Fours à chaux à Angers

Œuvre des Tabernacles

L'exposition des travaux des Dames du Tabernacle aura lieu dans la salle de l'Œuvre, rue Joubert, 3, le dimanche 20 mars et le lundi 21, de 1 heure à 4 heures du soir. Le mardi 22 mars, à 2 heures, compte rendu, par le R. Père Mourier, directeur de l'Œuvre ; bénédiction des travaux par M. Grellier, Vicaire général, suivie du salut solennel du Très Saint-Sacrement.

Fête de la Sainte-Enfance à l'église Saint-Laud

La fête annuelle de la Sainte-Enfance, à l'église Saint-Laud, est fixée au jeudi 24 mars. A 9 heures, messe pour l'œuvre de la Sainte-Enfance, à laquelle tous les associés sont priés d'assister. A 4 h. 1/2, réunion des enfants à l'église : cantiques, allocution par le R. P. Caisey, prédicateur de la station de Carême, bénédiction des enfants, procession, acte de consécration, salut du Très Saint-Sacrement.

Une quête sera faite au profit de l'Œuvre pendant la cérémonie.

Syndicat des Industries textiles

A l'occasion de leur fête patronale, la Société de secours mutuels et le Syndicat des industries textiles d'Angers feront célébrer une messe solennelle en l'église Notre-Dame, dimanche prochain, 20 mars, à 11 heures précises du matin.

M. l'abbé Secretain, aumônier du Syndicat, fera une conférence sur le *Courage chrétien*.

Au cours de la cérémonie, des morceaux de musique seront exécutés dans l'ordre suivant : au commencement de la messe : *Cantique populaire*, par un chœur d'hommes et de dames ; après la conférence : *Réverie*, de Schumann, par un groupe de mandolinistes ; *Pour la France*, chœur de Gounod, à quatre voix ; *O Salutaris*, de Mozart, solo ténor ; *Prière*, de Patierno, par un groupe de mandolinistes ; *Tantum ergo*, chœur à quatre voix.

Le pain béni sera offert à toute l'assistance.

Patronage de Saint-Vincent-de-Paul

Les jeunes gens du patronage Saint-Vincent-de-Paul vont donner trois représentations de la *Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ*, drame mystère en 5 actes et 22 tableaux, avec orchestre sous la direction de M. le comte de Romain.

La première représentation aura lieu le dimanche 20 mars, à 7 h. 1/2 ; la deuxième et la troisième, les dimanches 27 mars et 3 avril, à 2 heures.

Des cartes seront déposées chez MM. Lecoq, rue Beaurepaire ; Gastineau, rue Baudrière ; Gasnier, rue Plantagenet, et à la conciergerie du patronage.

M. l'abbé Henri Legueu

Nous avons eu la douleur d'apprendre la mort de M. l'abbé Henri Legueu, ancien aumônier des Sœurs de Sainte-Marie-la-Forêt,

décédé le 13 mars dans sa 57^e année. Il avait été successivement vicaire à La Tourlandry (1866-1868), et à Saint-Joseph d'Angers (1868-1872), puis aumônier de l'hospice de Candé (1872-1875). Il était aumônier de la Maison-Mère de Sainte-Marie, à Angers, depuis 1875, lorsqu'il dut, à la fin de l'année dernière, donner sa démission pour cause de santé. Il s'était retiré, depuis lors, à Saint-Martin de la Forêt.

Ses obsèques ont eu lieu à l'église Sainte-Thérèse, mardi dernier, avec le concours de toute la communauté de Sainte-Marie, d'un grand nombre d'ecclésiastiques, ses amis et ses anciens condisciples, et de personnes de la ville.

La messe a été chantée par M. le Supérieur de Saint-Urbain, assisté de M. le Curé de Fontaine-Guérin et de M. l'abbé Paré, qui remplissaient les fonctions de diacre et de sous-diacre.

L'absoute a été donnée par M^{sr} Pessard, supérieur de la communauté de Sainte-Marie-la-Forêt.

On remarquait dans l'assistance : M^{sr} de Kernaëret et les prêtres de Saint-Martin-la-Forêt ; M. le Supérieur du Grand-Séminaire et M. le Supérieur de philosophie ; M. l'Archiprêtre de la cathédrale ; M. le chanoine Grimault, M. le chanoine Séchet, M. le chanoine Portais, M. le chanoine Hublot, MM. les Curés de Saint-Serge, de la Trinité, de Saint-Laud et de Saint-Léonard, M. le Supérieur de l'Externat Saint-Maurille, M. l'abbé Jouin, curé de Saint-Médard de Paris, M. le Curé de Saint-Pierre de Saumur, M. le Curé de Saint-Aubin des Ponts-de-Cé, MM. les aumôniers de la ville d'Angers, le R. P. Le Tallec, le R. P. Blot, lazariste, M. l'abbé Marchand, MM. les Curés de Dampierre, Champtocé, Saint-Macaire-en-Mauges, Saint-Florent, Villevêque, Beaucozéz, M. l'abbé Brelle, aumônier de l'hôpital de Candé, M. l'Econome de Combrée, M. l'abbé Beillaud, M. l'abbé Parent, M. René Bazin, M. Bellanger, avocat, les religieuses de Saint-Charles, les sourds-muets, l'Orphelinat de Sainte-Thérèse, etc., etc. Le deuil était conduit par le frère du défunt, M. l'abbé Stanislas Leguen, aumônier de la communauté de Saint-Charles.

Nous reviendrons sur la mémoire de ce prêtre distingué, qui aurait pu occuper les postes les plus élevés, mais préféra vivre simplement, accomplissant son devoir dans l'ombre, sans souci de la louange ni de la renommée. Fortement attaché aux premières résolutions de sa vie sacerdotale, fidèle à tous ses exercices de piété, aimant à vivre loin du monde et près du sanctuaire, il avait compris de bonne heure le sens de ce beau mot : *homme de Dieu*, qu'il voulait être et qu'il a été.

Université catholique de l'Ouest

Sous ce titre, on lit dans la *Semaine religieuse* de Nantes :

Pour témoigner une fois de plus sa très vive sollicitude envers notre Université régionale, Monseigneur l'Evêque a voulu présider lui-même la réunion des Comités nantais de l'*Association des Facultés catholiques de l'Ouest*. Cette réunion s'est tenue, le mercredi 2 mars, au palais épiscopal.

Monseigneur pria d'abord M. l'abbé Delahaye, secrétaire général

l'œuvre, il tenait à suivre les réunions : c'était le soir, par une saison rigoureuse, mais M. Affichard devait faire admettre deux familles nouvelles, il n'hésita pas. Il savait que, dans l'armée de la charité, quand on tombe dans l'accomplissement du devoir, Dieu recueille celui qui succombe.

« Aussi nous conserverons pieusement la mémoire du grand chrétien que nous pleurons, nous rappelant ses conseils et surtout son exemple, nous nous associons à la douleur qui brise le cœur de sa compagne d'élite, dont le gracieux esprit s'unissait si intimement au brillant talent de notre confrère.

« Le souvenir des vertus de notre cher président adoucit les tristesses de la séparation ; les voiles de la mort qui semblent le cacher à nos yeux se dissipent et laissent entrevoir la récompense promise à ceux qui, inspirés par la foi, ont aimé le pauvre et l'ont aimé pour l'amour de Dieu. »

M. l'abbé Henri Legueu

Ce fut au grand Séminaire — voilà près de quarante ans — que je rencontraï Henri Legueu pour la première fois ; et j'ai gardé l'impression que produisit sur moi son angélique physionomie. Ceux qui ne l'ont connu que dans ses dernières années, alourdi et défiguré par la maladie, ne sauraient imaginer ce qu'il était alors, dans la fleur de sa jeunesse et de sa foi.

De taille assez élevée, avec une modestie dans tout le maintien, le regard clair et chaste, un joli regard où se lisaient déjà les conquêtes de son esprit et les trésors de sa vertu, Henri Legueu offrait, à dix-neuf ans, ce mélange de douceur et de fierté qui donne à la jeunesse intelligente, et surtout aux natures virginales, un si grand charme. Il en passait quelque chose dans le son de sa voix. J'ai encore dans l'oreille l'autorité de ses réponses nettes, brèves, précises, aux questions du professeur, et la douceur de son organe quand il causait avec nous, à la récréation. En homme d'esprit qui ne résiste pas toujours au plaisir de placer un bon mot, il lançait volontiers ceux qu'il faisait ; mais c'était enjouement de sa nature, et je ne sache pas qu'il ait jamais blessé personne, sérieusement, avec ces fines flèches barbelées qui, d'ailleurs, passaient si rapides et sifflaient si bien.

Il venait de Combrée où de grands succès dans ses premières études l'avaient mis en relief. Ses anciens condisciples se plaisent à rappeler qu'il eût pour rival un bouillant camarade, Stanislas Brouard, esprit original et souple, mais moins discipliné que le sien ; et c'était merveille de voir comme s'aimaient et s'estimaient les deux jeunes gens. Président de la petite académie littéraire qui s'était établie dans le collège et qu'illustraient des membres honoraires tels que M^{sr} Dupanloup et M. le comte de Falloux, Henri Legueu ne s'en faisait pas accroire. Même on dut voir qu'il n'abdiqua point, en si brillante compagnie, l'indépendance de son caractère, ni la liberté de son jugement. Le collègue de M^{sr} Dupanloup et de M. de Falloux, à l'académie de Combrée, n'en fut pas moins un fervent admirateur de Louis Veillot ! C'est un des

traits qui doivent le peindre. Toute sa vie il fit profession d'estimer le talent et l'œuvre du grand écrivain. Il aima Louis Veuillot et fut, comme lui, tout d'une pièce; n'admettant pas qu'on pût être catholique sans l'être jusqu'aux moelles, c'est-à-dire ennemi de toute doctrine suspecte, ennemi surtout du faux libéralisme des enfants du siècle et déniait tout droit à l'erreur et au vice, pour n'en reconnaître qu'à la vérité et à la vertu.

Au sortir du séminaire, l'abbé Legueu fut nommé vicaire à Saumur. On avait cru peut-être que ce fils de citadin — il était né à Angers, en pleine rue de la Chaussée-Saint-Pierre — n'eût pas accepté de bon cœur un exil à la campagne. Ce fut le contraire qui arriva. Le vicaire nommé à Nantilly de Saumur, déclara que si on voulait lui donner un poste conforme à ses goûts, il irait au fond du diocèse, dans quelque paroisse rurale où les simples seraient à sa portée et où la besogne ne manquerait point. On l'envoya à la Tourlandry. Le bon curé qui gouvernait alors cette paroisse, M. Vincent, fut d'abord effrayé de l'auxiliaire qui lui arrivait. Il le trouvait trop spirituel et trop distingué! Un tel homme n'allait-il point lui « manger la laine sur le dos », à lui pauvre curé campagnard, ou, tout au moins, l'éclipser par l'éclat de sa rhétorique? Mais l'abbé Legueu avait autre chose en tête que le souci de bâtir des phrases ou d'aiguiser des pointes. Il s'occupa aussitôt de prêcher sans prétention, de catéchiser les enfants, de confesser les petits, de porter des consolations aux malades, bref, de se donner complètement et simplement à son ministère. Le bon père Vincent en fut émerveillé.

Jusqu'à la mort, Henri Legueu garda de son passage dans la paroisse vendéenne un souvenir enchanté. Ni, plus tard, ses rapports avec les paroissiens distingués de Saint-Joseph d'Angers, ni ses succès auprès des malades et des administrateurs de l'hospice de Candé, ni la reconnaissance que lui témoignèrent les sœurs de Sainte-Marie-de-la-Forêt, ne lui feront oublier sa première campagne à la Tourlandry. A l'aube d'une vie sacerdotale, quand tout chante, autour du prêtre, sa joie de vivre pour Dieu, son bonheur d'être noblement employé au service des âmes, il se forme peu à peu dans sa mémoire un trésor incomparable : le souvenir des grâces reçues et auxquelles il a été fidèle. Dans la suite, c'est là qu'il reviendra alimenter sa flamme, puiser de nouvelles forces pour continuer la lutte et terminer le bon combat.

On voit de quels dons heureux Henri Legueu avait été muni dès la première heure. Sans doute, ces belles qualités lui venaient de Dieu, mais il les tenait aussi de ses parents. Son père et sa mère étaient véritablement deux saints dont la grande préoccupation, en ce monde, fut d'élever chrétiennement leurs enfants et de leur donner le bon exemple.

Toute sa parenté, du reste, était des plus honorables à Angers. Il eut pour oncle à la mode de Bretagne M^{er} Meignan, archevêque de Tours et cardinal; mais il cherchait peu à s'en prévaloir. Plus d'une fois je le taquinai de ne pas cultiver davantage ce vénérable oncle rouge qui occupait dans l'Eglise un rang si élevé, et qui aurait pu accorder à son neveu une considération si distinguée.

Cependant, quand le cardinal venait à Angers, et surtout dans les dernières années, l'abbé ne négligeait pas d'aller le voir. Un jour même, leur conversation ayant pris un tour plus intime et plus littéraire, Henri Legueu se mit à citer Lafontaine, et le bon cardinal, qui avait plus d'une affinité avec le vieux fabuliste gaulois, fut agréablement surpris : « Tiens ! tiens ! lui dit-il, je ne savais pas que j'avais un neveu si lettré ! » Il s'en apercevait un peu tard.

Parlant de la famille, comment pourrais-je oublier ce frère qui lui survit, prêtre comme lui, et qu'il aima si tendrement ? Ils ne se quittèrent jamais, je veux dire d'esprit et de cœur, alors même que leurs postes semblaient les séparer. Vers la fin, tous deux aumôniers de deux grandes communautés religieuses et vivant l'un près de l'autre, ils offrirent ce spectacle toujours aimable et toujours touchant de deux frères aussi étroitement unis qu'on peut l'être par les liens du sang et par l'amitié.

Chaque année, depuis vingt ans, j'avais la bonne fortune de les rencontrer près de la mer, à la maison Saint-René du Pouliguen. C'est là surtout, en face de l'Océan, symbole de l'infini, qu'Henri Legueu se plaisait à s'entretenir des choses de Dieu avec ce frère aimé, et à se retremper dans l'esprit de sa vocation. Mais le vaste cirque de la « Baie Blanche », les rochers de la grande côte, l'infini de la mer et du ciel, n'étaient pas le plus grand théâtre de ces fraternels colloques. D'un œil plus attendri je revois l'autel où, chaque matin, ils offraient l'un après l'autre l'adorable victime, cet autel de *Saint-Louis*, qu'on leur réservait dans un angle mystérieux de la petite chapelle et où ils commençaient si délicieusement leurs journées de vacances : « C'est là, me dit un jour le cher défunt, c'est là que je pense le mieux à mes fins dernières et que je me prépare à bien mourir. »

Il voyait, en effet, son corps se dissoudre ; et c'était navrant, chaque année, de constater les progrès de la maladie dans cet organisme autrefois si agile et si délicat. Notre ami n'en continuait pas moins son bon travail auprès des sœurs de Sainte-Marie et des Sourds-Muets de la Forêt. Ce qu'il a été là, pendant vingt-trois ans, j'ai la bonne fortune de n'avoir pas à le redire moi-même. M^{sr} Pessard l'a fait avec une autorité et une délicatesse au-dessus de tout éloge. C'est avec ses paroles que je terminerai cette trop courte notice. Quand on les aura lues on aura la synthèse d'une vie qui fût à Dieu, du commencement à la fin, et l'on comprendra une fois de plus cette belle sentence qui semble avoir été dictée pour notre ami par l'Esprit-Saint : « BONUM EST VIRO CUM PORTAVERIT JUGUM DOMINI AB ADOLESCENTIA SUA ; Heureux l'homme qui a porté le joug du Seigneur dès son adolescence ! »

E. GRIMAULT,
Chanoine.

Voici le texte de l'allocution adressée par M^{sr} Pessard aux religieuses de Saint-Marie-la-Forêt :

« Mes chères sœurs,

Déjà votre pieux aumônier, en vous annonçant dimanche matin la douloureuse nouvelle de la mort du cher M. Legueu, a rendu

hommage aux vertus et aux œuvres de son regretté prédécesseur en des termes dont, je le sais, vous avez été profondément touchés.

Il me semble pourtant que je ne puis laisser s'achever cette cérémonie funèbre sans me faire, moi aussi, en quelques paroles au moins, l'interprète des sentiments qui remplissent et oppressent tous les cœurs.

Mieux que beaucoup d'autres, en effet, j'ai pu, depuis 18 ans bientôt, toucher de près cette âme de prêtre si droite et si loyale, et apprécier les trésors de foi, de délicatesse et de dévouement qu'elle renfermait et qu'une réserve peut-être excessive ne laissait pas découvrir dès l'abord. A l'opposé de beaucoup d'autres hommes, votre cher aumônier gagnait à être fréquenté et connu de près; et ceux-là surtout l'ont aimé et apprécié à sa valeur qui ont vécu davantage dans son commerce et son intimité.

Et voilà pourquoi nous tous, ici présents, nous avons au cœur tant de douleur et de regrets :

Et ce frère aimé, uni à lui par les liens du sang et du sacerdoce, mais plus encore, si j'ose dire, par cette identité de pensées et de vouloirs qui faisait d'eux un seul cœur et une seule âme;

Et vous, mes chères filles, sa famille religieuse, qui avez tant de fois senti sur vos âmes son action bienfaisante et les touches délicates de sa charité;

Et moi habitué depuis des années à le traiter comme un ami et comme un frère — il a bien voulu m'en remercier sur son lit de mort, comme si ces sentiments n'étaient pas avant tout l'œuvre de ses vertus et de son bon cœur.

Oui, tous ici, parce que nous l'avons vu de près et bien connu, nous pouvons attester en lui les dons de la grâce et sa fidélité à y correspondre. Certes, les dons de la nature ne lui furent pas refusés. Esprit vif, distinction native, caractère enjoué et quelque peu caustique sans ombre de fiel jamais, il possédait tout cela à un rare degré. Mais que sont tous ces avantages en comparaison de la vie de la grâce dans une âme?

Ce qui frappait avant tout sous ce rapport M. Legueu, c'était son esprit de foi et son attachement au devoir. Il en avait puisé les germes dans une famille profondément honorable et profondément chrétienne. J'ai gardé souvenir de ce qu'il me racontait de son vénérable père, chrétien de vieille roche, et de la manière énergique dont il entendait et observait les obligations de la religion et les préceptes de l'Église.

A cette ferme école, il avait appris à ne pas jouer avec le devoir, à y plier toute sa conduite, sans égard, sans molle condescendance pour les personnes ni pour les occasions. Aussi, quelle régularité dans sa vie tout entière, dans ses exercices de piété, dans la récitation de l'office divin! Quelle exactitude, quelle ponctualité dans tous ses devoirs d'état, dans ses fonctions d'aumônier depuis le premier jusqu'au dernier jour! Toujours présent, toujours à l'heure, tout entier à ses obligations et souvent au prix d'efforts pénibles et de vives souffrances!

Car, vous le savez, hélas! sa santé en tout temps délicate, ne

tarda pas à s'affaiblir encore, et depuis des années cette fidélité au devoir était en même temps un acte de courage et un continuel sacrifice.

Vous ne vous y trompiez pas, mes chères filles, et quand vous le voyiez mesurer sa tâche au milieu de vous, et parfois modérer votre empressement et vos désirs, vous n'étiez pas tentées d'accuser son zèle, vous saviez qu'il devait, hélas! compter avec ses forces. Elles lui étaient départies par la Providence avec parcimonie; elles ne se renouvelaient pas, il le sentait bien, dans la mesure désirable, et pour prolonger son ministère au milieu de vous, au milieu de cette famille spirituelle qui lui tenait tant au cœur, il lui fallait réserver sa santé pour l'essentiel et l'important de sa tâche, et se priver peu à peu de tout ce qui eût été joie et consolation de surcroît pour son cœur si dévoué.

Dévoué! oh! oui, il l'était, mes chères filles, et si pendant 22 ans il a servi vos âmes en esprit de foi et par amour du devoir, s'il vous a donné sous ce rapport des exemples si précieux, si persévérants d'obéissance à Dieu, d'attachement à vos saintes règles, et de fidélité au devoir, quoi qu'il puisse en coûter à la nature, quels témoignages aussi de dévouement et de charité ne vous a-t-il pas prodigués! Ah! c'est ici qu'il fallait le voir de près et dans l'intimité. Sous cette apparence de grande réserve, sous cet extérieur un peu froid, un peu rude peut-être, sous lequel il se montrait au premier abord, comme on découvrirait bientôt un attachement profond et des trésors de tendresse pour les âmes qui lui étaient confiées! Avec sa famille naturelle qu'il aimait toujours à un si haut degré, il n'avait pas, ce semble, d'autre affection que sa famille religieuse. Ses pensées, ses préoccupations, son cœur tout entier vous appartenait. Tout en lui et pour lui convergeait vers vous. Vous le compreniez bien; et sous cette discrétion et cette délicatesse qu'il apporta toujours au maniement des âmes, chacune de vous sentait vibrer un cœur de père avec un dévouement aussi profond qu'il était pur.

Aussi bien, la bouche parle de l'abondance du cœur, et il suffisait de s'entretenir avec lui dans l'intimité, comme il nous a été donné de le faire souvent, pour voir cet attachement transparent et se manifester au dehors. Comme il prenait un vif intérêt à tout ce qui concernait votre chère congrégation! Comme il s'associait de cœur à nos tristesses et à nos joies, à nos inquiétudes et à nos espérances! Comme il était heureux de vos succès, de vos petits triomphes! du bien que l'on disait de vous! On sentait que pour lui tout cela faisait partie du patrimoine de famille, et qu'il ne pouvait plus se désintéresser de rien de ce qui touchait aux sœurs de Sainte-Marie.

Et c'est ainsi, mes chères filles, qu'il a dépensé à votre service pendant plus de 22 ans, à Angers, et précédemment à l'hôpital de Candé, toutes les forces de son corps et tous les dévouements de son cœur, secourable à la fois aux inférieures et aux supérieures de la Congrégation, sachant inspirer aux unes une confiance sans mesure et bien justifiée, et par sa discrétion, son tact, son jugement éprouvé, prêter à l'autorité des autres une aide toujours appréciée.

Hélas ! sa santé allait s'altérant de plus en plus. Avec une vive peine, mais avec un grand courage, il voyait — ce que nous nous refusions, nous, à voir — il voyait approcher le moment où ses forces deviendraient tout à fait insuffisantes à la tâche.

Du moins, Dieu lui a fait la grâce d'aller jusqu'au bout. Car il est tombé sur le champ même du travail ; et c'est au terme de notre dernière retraite, que les circonstances avaient rendue particulièrement fatigante pour lui, après avoir accompli tout son ministère, donné la dernière des absolutions qu'on était venu lui demander en si grand nombre, qu'il s'est couché, épuisé et anéanti, pour ne plus, pour ainsi dire, se relever jamais.

Qu'ai-je besoin de vous rappeler, mes chères filles, ces six mois de cruelles souffrances par lesquelles Dieu a voulu achever de purifier son bon serviteur — cette heure solennelle des derniers sacrements et les paroles inoubliables que le cher malade sut trouver dans son cœur pour saluer et bénir une dernière fois ceux qui se pressaient autour de son lit de douleur, et la double famille qu'il avait tant aimée ?

Quelques semaines de répit dans le mal parurent nous donner une lueur d'espérance. Mais ce que Dieu voulait prolonger pour nous, c'était seulement la leçon suprême que nous donnait le cher malade, par une sainte préparation à la mort. A mesure en effet qu'approchait le terme, s'opérait en notre ami une transformation admirable ; la vivacité de sa foi, son abandon à la volonté de Dieu, sa patience au milieu des plus cruelles douleurs, sa charité, sa reconnaissance, sa délicatesse envers ceux qui le servaient, éclairaient chaque jour davantage. On ne pouvait plus l'approcher sans être édifié et ému jusqu'aux larmes.

Et c'est ainsi qu'au milieu des prières de ses filles spirituelles, réconforté de nouveau par les sacrements des mourants, et conservant sa connaissance jusqu'à la dernière heure, comme son divin maître et modèle, il a rendu son âme à Dieu au jour où l'Eglise nous faisait chanter ce texte de nos saints Livres :

Heureux ceux qui habitent, ô Seigneur, dans votre maison ! Ils vous loueront dans les siècles des siècles.

Beati qui habitant in domo tua ; in sæculum sæculi laudabunt te.

Et avant-hier nous conduisions à sa dernière demeure sa dépouille mortelle que la mort semblait avoir respectée par un privilège réservé souvent à ceux qui furent purs et chastes comme lui.

Et en contemplant le magnifique cortège que lui faisaient ces confrères nombreux dans le sacerdoce, ces filles spirituelles, plus nombreuses encore, ces jeunes enfants qu'il avait instruits et aimés, je me disais que le prêtre qui renonce à se faire une famille, et qui prend Dieu pour unique héritage, ne choisit point vraiment la plus mauvaise part. Et quand à la communauté de Sainte-Marie nous avons vu s'unir une autre famille religieuse, et leurs rangs s'allonger et se confondre dans un commun hommage et une même prière pour notre cher défunt, il nous a semblé voir une image frappante de ces deux vies fraternelles et sacerdotales, unies pendant si longtemps, et entremêlées l'une à l'autre dans un ministère semblable, et conduisant au même but des légions de vierges chrétiennes. Et je demandais au Seigneur que les

mérites de l'un retombent sur l'autre en grâces et en consolations, et que ces deux familles religieuses ensemble et dans un même esprit continuent à faire l'œuvre de Dieu et à sauver les âmes.

Je m'arrête, mes chères filles, non pourtant sans vous redire la suprême demande du vénéré défunt : Priez pour lui. Votre cœur, j'en suis sûr, vous en fera longtemps une obligation sacrée. Il faut être si pur pour entrer dans les parvis célestes. Et puis, quand vos prières ne lui seront plus nécessaires, ah ! n'en doutez pas, il les recueillera encore, pour les verser sur sa chère famille, sur sa Congrégation, sur son successeur dont il a aimé la personne et béni les débuts au milieu de vous, sur nous tous qu'il a connus et aimés, afin qu'après avoir combattu et souffert chrétiennement comme lui, nous lui soyons unis un jour dans le sein de Dieu.

Ainsi soit-il.

Mission à Marcé

Un prêtre des environs de Marcé écrit à l'un de ses amis la lettre suivante :

Mon cher ami,

Si vous n'aviez quitté sitôt notre région, vous auriez été témoin d'une imposante manifestation religieuse qui a eu lieu, dimanche dernier, à Marcé ; car, certainement, vous auriez été du nombre des prêtres du voisinage qui ont répondu à l'appel de M. le Curé.

C'était la clôture de la mission qui avait commencé le deuxième dimanche de Carême. Prêchée par le R. P. Pichon, que vous connaissez et que vous aimez comme nous, et par le bon Père Rousseau, descendu tout exprès des hauteurs de Montmartre, je n'ai pas besoin de vous dire que la mission de Marcé a pleinement réussi. Les fêtes y ont été très belles, l'assistance à toutes les réunions s'est maintenue très nombreuse du commencement à la fin. Même à la messe de mission, qui avait lieu tous les matins à huit heures, il y avait une assistance qui nous étonnait ; car vous savez que, dans nos bourgs où l'agglomération est peu considérable, nous ne sommes pas gâtés de ce côté-là. Mais la mission est un temps où la grâce agit si fortement, qu'elle réveille la foi dans tous les cœurs et leur donne une énergie qu'ils ne se connaissaient point. La foi n'est donc pas morte dans notre pays baugeois ; elle y sommeille peut-être, mais elle a parfois de bons réveils. Les missions y réussissent très bien et y sont aussi belles que dans votre bon pays de Vendée. Aussi nous ne sommes point désespérés, et encore moins disposés à le quitter comme vous.

Après ce préambule, vous ne serez peut-être pas fâché que je vous fasse une description, au moins sommaire, de la mission qui vient de se donner à Marcé, dans ce gracieux petit bourg où vous aimiez tant à vous rendre quand vous étiez des nôtres.

Donc, comme je vous le disais, le deuxième dimanche de Carême la mission a été ouverte à la grand'messe par le R. P. Rousseau. Le R. P. Pichon, supérieur, n'était pas encore arrivé. Il clôturait, ce jour-là, la mission de Thouarcé. Dès cette première réunion, l'église était remplie. Rien de bien étonnant, me direz-vous, c'était le dimanche. C'est vrai. Mais aussi, si vous saviez comme la mission

LEGUEU 3888 Henri, Marie, Benjamin, François (1841-1898)

Combrée (tout) de diocèse d'Angers de à

Combrée (maître d'études) de diocèse d'Angers de 1863 à 1864